

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1981)
Heft: 595

Artikel: Une femme, il y a quarante ans
Autor: Cornuz, Jeanlouis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1012099>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Simplon: le Valais officiel règle ses comptes

Percement du tunnel du Simplon. Décision le 27 décembre 1889, ouverture le 1^{er} juin 1906, avec dix-huit mois de retard sur le programme prévu. Près de six ans de travail dans des conditions épouvantables, d'où les premières grèves que connaît le Valais. Naissance du syndicalisme valaisan dans un climat social particulièrement tendu. C'est Germain Varone qui rappelle quelques faits significatifs de cette époque dans un des derniers numéros du «Peuple valaisan» (5.6.1981), l'hebdomadaire du Parti socialiste. Pour mater le deuxième mouvement de grève lancé en juin-juillet 1901, le Conseil d'Etat valaisan, à la demande des entreprises concernées, lève la troupe (bataillons d'infanterie 88 et 89). A Brigue, l'officier de service harangue ses soldats: «Soldats, la patrie compte sur vous! On est ici pire qu'en temps de guerre! Vous devez employer vos armes pour défendre ceux qui veulent travailler contre les grévistes.» Et la «Gazette du Valais» de commenter les événements: «Ils demandent 50 centimes à l'heure d'augmentation et la journée de six heures pour les ouvriers travaillant à l'avancement du tunnel. Mais ces bons gré-

vistes devaient bien assister à leur embauchement. Ce n'est pourtant pas Moïse ou l'Empereur de Chine qui sont allés au bureau de l'entreprise pour les engager. Et s'ils trouvaient le salaire trop bas, la journée trop longue, le travail trop pénible, pourquoi accepter?». «Les temps n'ont pas beaucoup changé pour notre presse», note Germain Varone. Le percement du tunnel du Simplon, de l'avis de certains spécialistes 39 morts et 133 blessés (57 morts et plus de 1400 blessés, selon Charles Dellberg), une étape importante dans l'aménagement des communications nord-sud en Europe, mais aussi, dans le canton du Valais, une date pour tout le mouvement ouvrier.

Pour les manifestations officielles marquant normalement le 75^e anniversaire de l'ouverture ces jours-ci, tout se passe comme si on avait encore des comptes à régler avec l'histoire: pas d'invitation pour les représentants des travailleurs! Germain Varone, toujours dans le «Peuple valaisan»: «(...) Il ne fallait peut-être pas trop remuer certains souvenirs qui font mal. Nous ne savons pas qui a lancé les invitations, mais on a cru bon d'inviter, par exemple, le représentant de la société de tir de Brigue. Il est vrai que les sociétés de tir et l'armée ont des accointances. Est-ce, peut-être, en remerciements des services rendus à l'époque? Nous osons espérer que non.»

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

Une femme, il y a quarante ans

Souvenir.

Elle s'appelait Lilana Daneva. Bulgare. Etudiante à la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne entre 1941 et 1945. Langue maternelle: bulgare. Parlant parfaitement le français, et pour autant que j'en puisse juger l'allemand, l'anglais, l'italien — et sans que j'en puisse juger le russe... Elève au Conservatoire de Lausanne, préparant sa virtuo-

sité de piano. Dansant à ravir, jolie comme un cœur — nous en étions tous plus ou moins amoureux, tout en la craignant un peu, tellement elle nous était supérieure à tous égards. «Mémoire» publié dans les *Etudes de Lettres* (de cent et quelques pages) sur les relations franco-bulgares, à partir de ses papiers de famille — ses deux grands-pères avaient été ministres. Au cours de l'été 1944, allant «travailler à la campagne», à Trey près de Payerne, chez un mien oncle, qui d'une part avait un Institut de jeunes gens et d'autre part un train de campagne. Y faisant la conquête non seulement de l'oncle, conseiller national et président du

Synode, mais aussi du maître-valet, solide paysan vaudois fort taciturne, et méfiant, et tout particulièrement méfiant à l'égard des «donzelles» — et en trois jours troquant sa mine un peu renfrognée contre un sourire épanoui — «passage du poète». Et le soir, après avoir travaillé au potager, pelé des légumes, vaqué aux mille besognes de la ferme, se mettant au piano et *enchantant* les pensionnaires, jeunes suisses-allemands *potus* de 16 ou 17 ans... Epousant un diplomate anglais et quittant la Suisse vers 1946...

Je lis *Hommes et femmes, le partage*, de Gabrielle Nanchen, aux éditions Pierre-Marcel Favre:

«La victoire remportée (il s'agit de la bataille pour le suffrage féminin), après un temps d'intense satisfaction, je dus me rendre à l'évidence: je bénéficiais peut-être des mêmes droits civiques que les hommes, mais rien dans ma vie concrète n'avait changé. Je continuais à me sentir traitée en mineure par la société, je continuais à ne pas comprendre pourquoi n'importe quel homme valait a priori davantage que moi.» (...)

«Mon activité parlementaire me fit progresser vers une conception toujours plus politique de la condition féminine. J'appris à déceler dans les lois qui nous régissent les dispositifs discriminatoires à l'égard des femmes. Elles sont innombrables! Je pus constater avec quelle désinvolture l'écrasante majorité des hommes politiques traitent des questions féminines. Je compris, enfin, que l'Etat dans son essence même est imprégné d'une philosophie sexiste.» (p. 11)

«Promouvoir l'égalité sociale des sexes, ce n'est donc pas seulement libérer la femme de son conditionnement millénaire. C'est libérer l'homme du rôle unidimensionnel dans lequel il est englué. C'est aussi, j'en suis profondément convaincue, contribuer à humaniser notre condition commune.» (p. 192 et dernière).

Vrai, cela, même dans la Suisse d'après 1970 et des droits civiques accordés aux femmes?

Gymnase de la Cité, 1975: douze maîtres de littérature française; onze hommes, une femme.

Gymnase de Chamblan des 1981: six maîtres de lit-

tériture française, six hommes... Dans d'autres branches, quelques femmes.

Il en va partout de même ailleurs. Femmes professeurs à la Faculté des Lettres de Lausanne? Ne vous fatiguez pas: vous en trouverez une, peut-être deux. Je ne dis rien du secteur privé, où à cette discrimination s'en ajoute une autre: de salaire.

Anecdote: deux de mes gymnasiens travaillant pendant l'été 1977 dans une coopérative de la région lausannoise (une coopérative!!), faisant côté à côté le même travail — et lui touchant environ mille francs, et elle un peu plus de six cents francs!

Votez *oui* le week-end prochain, et surtout *faites voter oui*.

Et lisez le livre de Gabrielle Nanchen, qui est un grand livre.

J. C.

NOTES DE LECTURE

Mort d'homme

Lorsque je lis ou relis Jeanlouis Cornuz, il surgit en moi dans un paysage de campagne ensoleillé, à La Praz au pied du Molendruz, vêtu malgré la chaleur d'un costume à la Sherlock Holmes, accompagné d'un chien bizarre et remuant.

Image sereine, digne du peintre Burnand, qui ne sied guère à l'écrivain engagé, ancien collaborateur de la revue «Contact», chroniqueur à «Coopération», traducteur passionné et incisif de Walter Matthias Diggelmann, fin connaisseur de l'Amérique des années soixante et auteur d'un livre publié en 1968 «Les USA à l'heure du LSD». Entre autres activités, à côté d'une vie de pédagogue.

En fait, le conflit entre l'image d'Epinal et l'écrivain polémiste nous introduit peut-être dans une compréhension plus en profondeur de Jeanlouis Cornuz.

Il y a quelque chose de méditatif chez Cornuz, un

homme intérieurisé qui se confie peu, marche et observe en silence.

Mais il y a aussi ce déballage continu d'idées qui crépitent par association, de points de vue et de commentaires non contrôlés qui s'insinuent partout où des mots peuvent glisser. Ce foisonnement va parfois jusqu'à bassiner l'un ou l'autre lecteur de DP. En un mot, il y a l'homme silencieux et son écriture débordante.

PENDANT LE VIETNAM

Intrigué, mais stimulé, par cette contradiction, j'abordais récemment le dernier roman de Jeanlouis Cornuz *Le Professeur*¹ dans un esprit de secrète amitié. Le livre se dévore sans obstacle, soutenu par un style quotidien et clair, l'auteur sachant très profondément de quoi il parle. Le roman traverse une époque agitée de l'Amérique du Nord, le temps du grand ébranlement contre la guerre du Vietnam. Norman Mailer a lui-même formidablement mis en littérature cette secousse populaire dans deux ouvrages de géant: «Pourquoi sommes-nous au Vietnam?» et «Les armées de la nuit». Le 21 octobre 1967 se déroule à Washington la plus importante manifestation contre la guerre du Vietnam. L'objectif? Le Pentagone, symbole de la puissance militaire américaine. Mailer, dans la foule, faisait alors cette réflexion: «Les tyrans peuvent encore gagner, puisqu'ils ont les fusils, mais quel plaisir de savoir qu'ils ont de sérieux ennuis et que, même s'ils gagnent aujourd'hui, ils n'ont plus la certitude d'être toujours vainqueurs.»

Ce rappel historique étant posé, le lecteur de Suisse romande va inévitablement se demander ce qui a bien pu pousser Jeanlouis Cornuz à se risquer dans une telle galère?

La réponse à cette question passe justement par la reconnaissance de la part intime et cachée de l'auteur. Jeanlouis Cornuz est harcelé par le problème de la violence et du meurtre; il prête d'ailleurs à son «Professeur» une image archaïque fascinante qu'il vaut la peine d'évoquer ici tant elle

sous-tend l'ensemble du roman. Décrivant l'exécution capitale de son ami Werner K. Vogelsang, le narrateur — professeur se souvient ainsi des derniers instants de ce résistant: (page 11) «exécuté voici vingt ans et plus, du côté de Mulhouse, à l'orée d'un petit bois — (j'étais présent moi-même) la gorge desséchée, l'estomac noué, à trente pas, écoutant retentir en moi une détonation qui ne devait plus cesser de retentir ni ne cessera vraisemblablement jamais». L'écho du trou fait dans les cheveux de Werner ne cessera pas de poursuivre l'auteur dans le labyrinthe de ce roman policier et s'impose au lecteur comme une interrogation cruciale sur le sens de l'existence quotidienne.

Le déficit de Jeanlouis Cornuz est de traiter sur le ton de la conversation quotidienne et banale, avec un style cordial de concierge qui vous salue le matin, recourant sans la moindre vergogne à des expressions comme «tout ceci n'intéressera pas le lecteur» ou «n'anticipons pas» ou «j'extrapole», de traiter donc sur ce ton des questions touchant la sensibilité la plus intérieurisée et la plus à vif qui soit.

On me répondra qu'ayant choisi intentionnellement la forme du roman policier, l'auteur devrait être félicité de rivaliser en fausse banalité avec des Simenon ou autres Frédéric Dard, tout en insérant dans son texte force références culturelles et politiques dignes du meilleur mémorialiste.

Objection: ce n'est pas un hasard si l'écrivain, croyant choisir en toute liberté ce genre littéraire, révèle en réalité sa propre écriture écartelée entre deux pôles, la tentation extrême au silence intérieur et le foisonnement fébrile d'un homme qui n'a que peu de temps pour convaincre.

E. B.

¹ Aux Editions P.-M. Favre à Lausanne: «Pour Gisèle. A la mémoire de Sophie Scholl et Ulrike Meinhof.» Dans la foulée, vous retrouveriez Cornuz dans ses dernières publications, deux genres tout à fait différents, l'oratorio paru aux Editions de la Thièle (Yverdon, 1979), «La Grande Année 1968», et sept portraits groupés sous le titre «Portraits sans réserves» (Payot 1977, collection Histoires d'ici).